

YVES BATON

Karl Abraham : “A côté de la véritable explication”

Le 25 juin 1907, Freud adresse sa première lettre à K. Abraham et pose la borne d'une longue collaboration. Cette lettre contient une appréciation flatteuse concernant la première contribution psychanalytique de K. Abraham ⁽¹⁾ : “Il m'est particulièrement sympathique que vous vous soyez attaqué à l'aspect sexuel du problème, celui que seul un petit nombre veut aborder.” ⁽²⁾ Et de fait, K. Abraham consacrera sa vie à défendre, illustrer et approfondir la théorie sexuelle de Freud. Il n'empêche : le maître, à propos de l'interprétation abrahamienne de sa théorie des phases sexuelles, écrira personnellement au disciple en date du 4 mai 1915 sa désapprobation : “Bien que vous ayez raison, vous n'en passez pas moins à côté de la véritable explication.” ⁽³⁾

Comment rendre compte que le soutien sympathique de Freud se fasse réticent sept ans plus tard ? Voilà l'objet de cet article. Son plan est simple : dans un premier temps, exposer l'état de la théorie sexuelle de Freud au moment où Abraham commence à la lire; dans un second temps, apprécier l'interprétation d'Abraham et en suivre l'évolution; dans un troisième temps confronter les positions de ces deux hommes. L'enjeu de cette confrontation est de taille : il s'agit ni plus ni moins de la pérennité de la psychanalyse en tant que pratique d'écoute de la subjectivité singulière des analysants.

Du traumatisme réel au phantasme.

Freud est un expérimentateur de laboratoire, il en possède l'éthique et la méthode de travail : observation attentive, minutieuse, raisonnée; proposition d'hypothèses qui seront confirmées ou infirmées par l'expérimentation, élaboration de théories explicatives. Lorsque les contingences de la vie obligent Freud à exercer la médecine à titre libéral, ses convic-

tions scientifiques continueront à régler son activité professionnelle et son désir.

Voilà pourquoi Freud ne pouvait avaliser, dès la dernière décade du dix-neuvième siècle, l'opinion dominante à propos de l'étiologie des névroses. Charcot expliquait la névrose par l'hérédité, Beard par le surmenage intellectuel; ce sont là des causalités tellement générales qu'elles n'ont aucune pertinence étiologique ni dans la compréhension ni dans la guérison des névroses. Le recueil minutieux et raisonné de ce que les sujets disent en séance, l'expérience accumulée et critiquée de ces données obtenues sous transfert, font penser à Freud que l'étiologie spécifique de la névrose tient à une sexualité anormale.

Dans cette anormalité de la vie sexuelle, il faut distinguer une anormalité actuelle qui provoque les névroses actuelles et une anormalité passée qui détermine les psychonévroses de défense. Si un sujet souffre d'une névrose actuelle comme la névrose d'angoisse ou la neurasthénie, l'étiologie et la thérapie sont évidentes car tout résulte du comportement sexuel anormal actuel du sujet. L'angoissé pratique le coït interrompu : cela signifie qu'il active les représentations sexuelles psychiques sans s'autoriser l'orgasme qui liquiderait la tension psychique de sorte que les toxines somatiques restent dans le corps sous forme d'angoisse et non de plaisir. Le neurasthénique se masturbe : par l'éjaculation, il permet la liquidation des toxines sexuelles somatiques mais, en ne réactivant pas les représentations sexuelles psychiques, son monde est morne, sans attrait et sans désir. Comme la névrose actuelle relève d'un comportement sexuel anormal, d'une sorte d'auto-intoxication actuelle du sujet, le médecin se fait le pédagogue d'une vie sexuelle épanouissante auprès du couple.

Le caractère énigmatique de la psychonévrose de défense la distingue cliniquement de la névrose actuelle. Il n'y a en effet pas de lien de cause à effet compréhensible entre l'occasion déclenchante et la névrose. L'occasion déclenchante à la puberté intervient seulement pour réactiver le souvenir d'enfance d'un traumatisme sexuel réel dont le sujet se défend en lui refusant l'accès à la conscience. Ce traumatisme réellement étiologique est une séduction subie passivement et sans plaisir dans le cas de l'hystérie, une agression pratiquée avec plaisir dans le cas de la névrose obsessionnelle. Du fait de l'inadaptation du psychisme infantile, ce traumatisme n'a pas sur le coup d'effet; il devient pathogène après-coup, à la puberté, quand le sujet est capable d'objectiver ce à quoi il s'est prêté. La névrose exige donc deux temps : le temps de l'enfance où le sujet se livre à des expériences sexuelles sans se rendre compte de leur nature, le temps de l'adolescence où le sujet refoule ces souvenirs. Ces traumatismes sexuels réels sont pathogènes dans la mesure où ils créent après-coup un inconscient considéré comme la mauvaise mémoire du sujet, mauvaise mémoire

qui entrave le comportement génital du sujet à l'âge adulte. La structure spécifique de la sexualité infantile n'étant pas encore dégagée, Freud considère ces comportements sexuels de l'enfance comme des "processus ressemblant au coït"⁽⁴⁾ adulte.

En 1898, Freud commence à prendre distance de l'étiologie traumatique quand il écrit : "Pour arriver à une véritable compréhension du mécanisme d'apparition des psychonévroses, il aurait fallu de plus amples développements; avant tout, il serait inévitable de rendre crédibles certaines hypothèses, qui me paraissent nouvelles, sur la composition et le mode de travail de l'appareil psychique. Dans un livre : *L'interprétation du rêve*, que je prépare actuellement, j'aurai l'occasion d'aborder ces fondements d'une psychologie des névroses."⁽⁵⁾ Voilà une citation révélatrice d'un tournant dans la pensée de Freud car *La science des rêves* est fondamentalement une dissertation prouvant la thèse que l'inconscient est désir. Quand Freud en 1905 revient à la théorie sexuelle après s'être occupé presque exclusivement des formations de l'inconscient pendant sept ans, l'étiologie sexuelle des névroses est réaffirmée mais la nature de la sexualité change et les traumatismes prennent statut de phantasmes ⁽⁶⁾.

La structure de la sexualité.

Avant 1900, la sexualité infantile était une sexualité immature de type adulte et la sexualité génitale une norme naturelle; à partir de 1905, la sexualité infantile acquiert ses caractéristiques structurales et le comportement sexuel adulte devient une construction problématique. Comment Freud a-t-il négocié ce retournement ? La lecture de la première édition des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* ⁽⁷⁾ permet de le comprendre.

Le premier essai, *Les aberrations sexuelles*, tend à prouver qu'il n'y a pas de comportement sexuel instinctif chez l'homme car, si la poussée pulsionnelle existe, il est inexact de "dire qu'un être apporte en naissant une pulsion sexuelle déjà liée à un objet sexuel déterminé."⁽⁸⁾ Trois ordres de phénomènes l'attestent. Primo : les perversions relatives à l'objet sexuel comme l'homosexualité, la pédérastie, la zoophilie et le fétichisme montrent qu'il n'y a pas de petit autre imaginaire naturel, de partenaire qui exercerait naturellement un attrait sexuel. Secundo : le comportement sexuel normal — qui est une dialectique de jouissance et de plaisir entre les préliminaires et le coït avec satisfaction — montre non seulement que l'objet sexuel n'existe pas mais encore qu'il a besoin, pour cesser d'être dégoûtant, impudique ou douloureux et devenir désirable, d'une "participation psychique dans la transformation de la pulsion sexuelle" ⁽⁹⁾, participation psychique comme la surestimation sexuelle, l'idéalisation de la pulsion sexuelle et l'amour. Tertio : les transgressions anatomiques, tels le

cunnilingus et la sodomie, et les fixations aux buts sexuels préliminaires tels le toucher, le voyeurisme, l'exhibitionnisme, le sadisme et le masochisme, qu'elles aient le statut de préliminaires accompagnant le but sexuel normal ou de perversions se substituant à ce dernier, exigent de considérer que "la pulsion sexuelle en elle-même n'est pas une donnée simple, mais qu'elle est formée de diverses composantes, lesquelles se dissocient dans les cas de perversions."⁽¹⁰⁾ Voilà qui interdit de parler d'une pulsion génitale et d'en parler comme d'une donnée naturelle qu'il suffirait de restaurer.

Si la pulsion sexuelle n'a pas d'objet sans subjectivation, si la pulsion doit elle-même être décomposée en pulsions partielles, bref si la sexualité humaine n'a pas les caractères de l'instinct, comment concevoir cette sexualité ? Freud imaginise sa thèse au moyen d'une analogie inattendue qui évoque tout autre chose qu'une régression génétique : si le comportement génital des névrosés est perturbé, cela signifie que "la libido est arrêtée dans son cours, comme un fleuve est détourné de son lit principal, et elle se dirige vers des voies collatérales qui, jusque-là, étaient restées sans emploi."⁽¹¹⁾ Freud pense donc en termes d'équivalence du comportement génital et des pulsions partielles et, plus audacieusement encore, en termes de progression phallique, quand parlant des zones érogènes dans la névrose, il dit : "Dans le cas d'hystérie, ces parties du corps et les muqueuses correspondantes deviennent le siège de nouvelles sensations, de modifications des innervations -[on peut même dire de processus comparables à celui de l'érection] (ajouté en 1920) - de telle manière qu'elles fonctionnent comme les parties génitales proprement dites quand elles sont excitées normalement."⁽¹²⁾ Je ne sollicite pas le texte de Freud : pour lui, à côté du comportement génital, s'exerce non par régression génétique mais par régression topique à l'hallucinoire une sexualité de la pulsion partielle. Le désir peut se manifester par les deux voies.

Ce qui compose structurellement la sexualité humaine et qui a prêté à tant de malentendus, c'est la notion de pulsion. "Par pulsion", nous désignons le représentant psychique d'une source continue d'excitation provenant de l'intérieur de l'organisme, que nous différencions de "l'excitation" extérieure et discontinue. La pulsion est donc à la limite des domaines psychique et physique. La conception la plus simple, et qui paraît s'imposer d'abord, serait que les pulsions ne possèdent aucune qualité par elles-mêmes, mais qu'elles existent seulement comme quantité susceptible de produire un certain travail dans la vie psychique. Ce qui distingue les pulsions les unes des autres, et les marque d'un caractère spécifique, ce sont les rapports qui existent entre elles et leurs sources somatiques d'une part, et leur but d'autre part. La source de la pulsion se trouve dans l'excitation d'un organe, et son but prochain est l'apaisement d'une telle excitation organique (modifié en 1915)."⁽¹³⁾ Si la pulsion ne peut être

activée par un objet attrayant extérieur de type IRM, on ne peut la réduire à l'instinct éthologique et Freud lui donne d'emblée le statut subjectif d'être le représentant psychique d'une poussée constante. Cette constance exclut que cette poussée soit la poussée cyclique du besoin mais bien celle de la demande pulsionnelle étayée sur le besoin; en somme le sujet se sert de la pulsion pour, dans le flux vital imaginaire ou dans le signifié, choisir le représentant symbolique ou le signifiant qui signera sa demande singulière à l'autre. Voilà qui rend compte du caractère limite de la pulsion. La pulsion reste une quantité psychique indistincte tant que les zones érogènes et le but sexuel ne lui donnent pas sa qualité : ce qui distingue les pulsions sexuelles partielles les unes des autres et les rend subjectivables, ce sont les zones érogènes et le but sexuel. L'objet est absent de cette perspective, remarquons-le; en 1915, Freud se montre plus strict encore puisqu'il estime que de la poussée, de l'objet, de la zone érogène et du but sexuel, seul le but — grâce au sentiment de plaisir ou de déplaisir — rend la pulsion accessible à l'écoute analytique : "bien que le fait d'être issu de la source somatique soit l'élément absolument déterminant pour la pulsion, elle ne nous est connue, dans la vie psychique, que par ses buts."⁽¹⁴⁾

C'est d'ailleurs du point de vue du but sexuel que Freud distingue la sexualité anormale ou infantile et la sexualité normale ou adulte. La sexualité infantile est auto-érotique, gouvernée par les pulsions partielles, perverse. Cela signifie, comme le souligne Abraham dans sa défense de Freud contre Jung, que "la sexualité infantile aspire exclusivement à la jouissance"⁽¹⁵⁾, à la répétition de la première expérience de satisfaction. Ce plaisir excessif, ce déplaisir, appelle en 1905 la construction des formations réactionnelles du moi et l'installation de la phase de latence. Grâce à cette dernière, les activités sexuelles infantiles deviennent des souvenirs ou des représentations psychiques qui, entrant en conflit avec le moi, seront refoulées et permettront la subordination des pulsions partielles au primat de la zone génitale. La sexualité adulte consent donc à se contenter, quand au but, de la seule jouissance phallique.

Voilà une présentation qui respecte les caractères essentiels de la sexualité humaine : elle est psychique, diphasée et conflictuelle. Du point de vue de l'objet, l'objet se scinde en objet d'amour et objet phantasmatique curseur du désir. Par manque de place, j'abrègerai les commentaires. L'objet dont il est question dans la plus grande partie des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* est le partenaire sexuel, l'objet d'amour. L'objet d'amour premier, la mère, succombe du fait de la prohibition de l'inceste et trouve un substitut dans le partenaire sexuel. Cela ne signifie pas que ce partenaire sexuel génital ressemble à la mère; cela signifie simplement que le sujet lui adresse la même demande pulsionnelle. Car si la mère est perdue, elle laisse pourtant au sujet les coordonnées psychiques qui ont organisé sa demande d'enfant et qui seront réactivées à l'adolescence.

L'objet dont il est question à la fin des *Trois essais*, particulièrement dans la section "La découverte de l'objet", est quant à lui l'objet définitivement perdu qui anime le désir et qui, utilisant les coordonnées subjectives de la demande infantile, se subjective dans le phantasme pour recouvrir le manque fondamental d'objet dû à la castration.

Abraham, lecteur de Freud.

Comment Abraham a-t-il lu Freud et dans quel but ? Cette question est fondamentale puisque, à cette époque, on devenait analyste sans s'être soumis à l'expérience. Le but est clair : définir un critère discriminant la névrose de la psychose et trouver une étiologie spécifique à chaque pathologie mentale grâce à la psychanalyse et à sa théorie sexuelle. Au début de sa recherche, Abraham attaquera le problème par le biais d'une confrontation de l'hystérie et de la schizophrénie; à partir de 1912, par celui de la névrose obsessionnelle et de la psychose maniaco-dépressive. Abraham constate que le contenu des symptômes de l'hystérie et de la schizophrénie sont semblables. Il explique ce fait par la constitution psychosexuelle anormale de ces patients, constitution caractérisée "en plus de l'apparition prématurée de la libido, par une imagination préoccupée à tel point et si précocement de la sexualité que les autres contenus de conscience sont écartés."⁽¹⁶⁾ Fixées toutes deux à une zone érogène partielle, ces deux pathologies se distinguent toutefois en ce que l'hystérie accède au stade de l'amour objectal tandis que la démence précoce subit une inhibition du développement telle que le sujet retourne à l'auto-érotisme : "Ces individus n'ont donc jamais dépassé réellement l'auto-érotisme infantile. L'amour objectal ne s'est jamais pleinement développé. Quand la maladie devient manifeste, ils se tournent complètement et à nouveau vers l'auto-érotisme. La constitution psychosexuelle de la démence précoce repose donc sur une inhibition du développement."⁽¹⁷⁾

Dans ces lettres de 1907 adressées à Abraham, Freud ne se montre pas très favorable. Sans pouvoir être exhaustif, je retiendrai trois critiques essentielles : primo, on ne peut attribuer à une pathologie une étiologie constitutionnelle anormale puisque "cette constitution anormale est la constitution infantile générale."⁽¹⁸⁾; secundo, on ne peut réduire l'auto-érotisme de la psychose à un retour à l'auto-érotisme de l'enfance car "le détachement de la libido est le plus souvent de nature partielle"⁽¹⁹⁾, il ne s'agit donc pas d'une régression comportementale massive mais d'une régression partielle et psychique; tertio, Freud trouve verbeuse et non-métapsychologique cette notion de personnalité et ses corollaires comme le développement, l'inhibition et la régression comportementale.

Aussi Abraham reprend-il le problème, à partir de 1912, en comparant névrose obsessionnelle et psychose maniaco-dépressive. Ce qui est

commun à l'obsédé et au maniaco-dépressif, c'est le sadisme; ce qui les distingue, c'est que le sadisme obsessionnel conserve la relation du sujet au monde objectal tandis que celui du maniaco-dépressif la perd ou du moins s'en détourne réactionnellement pour fuir dans le narcissisme : "Mais, contrairement aux convoitises sadiques de l'obsédé, la voie du désir inconscient du mélancolique semble tendre vers la destruction par dévoration de l'objet d'amour."⁽²⁰⁾ Le lecteur doit prendre garde au fait que le critère discriminant une psychose d'une névrose n'est plus principalement la régression à l'auto-érotisme ou au narcissisme mais bien, au niveau des pulsions partielles, la régression pulsionnelle à un stade plus archaïque. Dans son article capital de 1924, "Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux"⁽²¹⁾, Abraham veut dégager un "lieu de séparation entre les états mélancoliques et obsessionnels."⁽²²⁾ Le sadisme fait penser qu'elles régressent toutes deux, à la suite d'une inhibition du développement libidinal et d'une fixation précoce, au stade sadique-anal. Mais la conservation ambivalente de la relation à l'objet chez l'obsessionnel et, par contraste, la destruction de l'objet chez le maniaco-dépressif obligent à scinder ce stade sadique-anal en deux sous-stades développant deux buts sexuels et "deux modes de jouissance diamétralement opposés."⁽²³⁾ Le premier mode de la pulsion anale consiste à expulser les fèces, à expulser l'objet; le second à retenir les fèces, à conserver l'objet. De même, le premier mode de la pulsion sadique consiste à détruire l'objet; le second, par refoulement du premier, à dominer l'objet. De sorte que le névrosé obsessionnel régresse à l'étape sadique-anale conservatrice et dominatrice, il conserve sa relation au monde objectal même si cette relation est ambivalente; le maniaco-dépressif passe cette barrière, régresse plus archaïquement à l'étape expulsatrice et destructrice, perd sa relation au monde objectal. Dans un effort de reconstruction du monde objectal, le maniaco-dépressif poursuit sa régression jusqu'au stade oral cannibalique qui lui permet malgré tout d'incorporer l'objet et de construire un monde.

L'article de 1924 contient également le tableau rendant compte de "l'histoire complète du développement de l'amour objectal."⁽²⁴⁾ C'est un tableau à quatre entrées qui tient compte : primo, des trois zones érogènes orale, anale, génitale; secundo, des modes de jouissance qui scindent ces trois stades en six étapes; tertio, de l'ambivalence; quarto, de l'auto-érotisme, du narcissisme, de l'amour objectal partiel ou total. Ce dernier point mériterait d'amples développements car "l'orthodoxie" analytique situe, dans cet article fondateur de sa lecture de Freud, la naissance de l'objet partiel là où Abraham s'en tient à la notion "d'amour partiel"⁽²⁵⁾ de l'objet. Chacun des six stades est à l'origine d'une pathologie mentale : la régression au stade 1 détermine la schizophrénie, au stade 2 la psychose maniaco-dépressive, au stade 3 la paranoïa, au stade 4 la névrose obses-

sionnelle, au stade 5 l'hystérie. Le stade 6 caractérise la normalité psychique où il faut conduire le sujet. Voici donc le tableau d'Abraham :

Étapes de l'organisation de la libido	Étapes du développement de l'amour objectal	
VI Étape génitale définitive	Amour objectal (postambivalent)	ambivalent
V Étape génitale précoce (phallique)	Amour objectal excluant les organes génitaux	
IV Étape sadique-anale tardive	Amour partiel	
III Étape sadique-anale précoce	Amour partiel et incorporation	
II Étape orale tardive (cannibalique)	Narcissisme. Incorporation totale de l'objet	pré-ambivalent
I Étape orale précoce (suction)	Auto-érotisme (sans objet)	

Freud, critique d'Abraham.

Plutôt que de recourir aux différents textes de Freud que Lacan a déjà pointés, il me paraît intéressant d'extraire de la correspondance Freud/Abraham cette lettre de Freud à l'adresse d'Abraham en date du 4 mai 1915; elle présente l'avantage d'être concise, personnalisée et définitive.

« Vos observations sur la mélancolie m'ont été précieuses; j'y ai puisé sans scrupule tout ce qu'il m'a paru utile de reporter dans mon essai. J'ai surtout tiré profit de vos indications sur la phase orale de la libido; j'ai également mentionné le lien que vous établissez avec le deuil. Je n'ai pas eu de mal à exercer, comme vous me le demandiez, une critique sévère; presque tout ce que vous m'avez écrit était à mon goût. Je ne soulignerai que deux points : d'une part, vous ne mettez pas suffisamment en lumière l'essentiel de votre hypothèse, à savoir son aspect topique, la régression de la libido et la levée de l'investissement d'objet inconscient; d'autre part, vous mettez le sadisme et l'érotisme anal au premier plan des explications. Bien que vous ayez raison, vous n'en passez pas moins à côté de la véritable explication. L'érotisme anal, le complexe de castration, etc. sont des sources d'excitation ubiquitaires, et, à ce titre, elles font partie intégrante de tout syndrome pathologique. Elles donnent tantôt ceci, tantôt cela; et c'est, bien sûr, l'une de nos tâches aussi que de découvrir d'où vient quoi; mais l'explication de l'affection ne peut être donnée que par

son mécanisme, considéré d'un point de vue dynamique, topique et économique."⁽²⁷⁾

Voilà une mise au point ferme ! Certes K. Abraham n'a pas tort de chercher dans la théorie sexuelle la frontière entre névrose et psychose, mais sa solution est réductrice et seulement descriptive car il ne développe pas l'aspect métapsychologique de son hypothèse. Plus que les contenus sexuels des symptômes, plus que la sémiologie des pathologies, ce qui importe à Freud dans le phénomène de la psychose, c'est la régression topique de la libido. Faisant référence implicitement à sa lettre du 21 décembre 1914 ⁽²⁸⁾ et à son article « L'inconscient »⁽²⁹⁾, Freud rappelle à Abraham que le caractère distinctif de la psychose tient dans le fait que le refoulement s'attaque non seulement à la représentation de chose consciente mais encore à la représentation de chose inconsciente. Pour recouvrir ce trou et cette forclusion dans le système signifiant inconscient, pour reconstruire son monde, la libido du psychotique ne peut plus alors investir l'objet sexuel mais bien le système signifiant tout entier. La régression psychotique n'est pas une régression dans les contenus sexuels des symptômes, mais une régression topique à l'hallucinoire puisque le système psychique fonctionne différemment, prend les mots pour les choses. Il n'y a pas de psychose sans trouble du langage.

Freud poursuit et amplifie ensuite sa critique. K. Abraham passe « à côté de la véritable explication » quand il attribue l'étiologie d'une pathologie à la fixation régressive à une pulsion partielle. Car toute pathologie met en action toutes les pulsions partielles. La véritable explication relève ni de la fixation ni de la régression mais de la métapsychologie, comme Freud le précise dans l'*Introduction à la psychanalyse*. Le psychanalyste doit considérer les choses d'un point de vue dynamique — Quel est le conflit intrapsychique ? —, d'un point de vue topique — Que se passe-t-il dans l'inconscient ? Y a-t-il refoulement, forclusion ou déni de la castration ? — et d'un point de vue économique — Comment le sujet évite-t-il le déplaisir ?

Conclusion.

Abraham est un grand disciple de Freud, cela ne fait aucun doute. Mais sa lecture plonge le lecteur dans le malaise.

Ce malaise provient d'abord de la conception normative, adaptatrice et finaliste de la cure. Puisque la pathologie est causée par la régression et la fixation à un stade, la cure à rebrousse-poil doit permettre la progression du sujet d'un stade à l'autre jusqu'à la normalité : « Il nous est maintenant facile de circonscrire la tâche d'une thérapeutique de la mélancolie. Elle consisterait à lever les mouvements régressifs de la libido et à

oeuvrer à sa progression dans le sens de l'amour objectal achevé et de l'organisation génitale."⁽³⁰⁾ Abraham se place sur un continuum imaginaire de dégradation et de progression de la personnalité sans voir la rupture symbolique au niveau du langage qui fait le départ de la névrose et de la psychose.

Ce malaise grandit quand le lecteur constate, surtout dans l'article de 1924, qu'Abraham ne distingue pas et confond sciemment pulsion, phantasme et vie amoureuse. Les concepts d'« amour objectal », d'« amour partiel » de l'objet ou d'amour de l'objet total, sont frappés de plurivocité et d'ambiguïté. Car cet amour objectal dépasse le choix d'objet sexuel freudien où la pulsion domine et, dans le même temps, il reste plus sentimentel que l'amour objectal dont parle Freud en tant que sentiment amoureux : « Nous disons donc de celle-ci (la mère) qu'elle est le premier objet d'*amour*. Nous parlons notamment d'amour lorsque les tendances psychiques de l'instinct sexuel viennent occuper le premier plan, alors que les exigences corporelles ou "sensuelles", qui forment la base de cet instinct, sont refoulées ou momentanément oubliées."⁽³¹⁾ Plus pulsionnelle et moins sentimentale que chez Freud, cette conception de l'amour partiel entraîne avec elle un espoir de complémentation dans le phénomène amoureux qui réduit la castration à quelque chose d'imaginaire et de réversible. D'où cette notion de normalité qui vectorise, dans un sens d'harmonie sexuelle, la théorie des stades.

Plus fondamentalement, le malaise du lecteur s'explique enfin par la dimension sémiologique de l'oeuvre d'Abraham. Abraham a compris la différence entre conscient et inconscient mais il cherche, dans l'inconscient, un signifié imaginaire dernier qui expliquerait tout et clôturerait la question essentielle du sujet. Dans sa recherche du sens, Abraham gomme le caractère de démarche et d'expérimentation de la cure et tombe sous la critique de Freud formulée en note 1 dans *La science des rêves* : « Autrefois, je trouvais très difficile d'habituer les lecteurs à distinguer entre contenu manifeste et pensées latentes. (...) Maintenant, les analystes, au moins se sont réconciliés avec le fait de remplacer le contenu manifeste par ce qui ressort de l'interprétation; beaucoup d'entre eux, par contre, tombent dans une autre erreur à laquelle ils s'accrochent non moins obstinément. Ils recherchent l'essence du rêve dans son contenu latent; ce faisant, la distinction entre les pensées latentes du rêve et le travail du rêve leur échappe."⁽³²⁾ C'est à cause de ce souci sémiologique qu'Abraham s'aveugle quant à la dimension métapsychologique de l'analyse; Abraham s'obstine à fixer l'arbre des contenus psychiques, de la sémiologie, sans voir la forêt de la dialectique psychique et du fonctionnement métapsychologique de la subjectivité humaine.

La critique de Lacan à Abraham se situe à plusieurs niveaux. Contre le finalisme d'Abraham, Lacan oppose les articles de Freud concernant l'objet d'amour qui est scindé par la dialectique oedipienne. L'objet n'est pas réel, il relève de l'imaginaire, du moins avant 1964. Contre les disciples d'Abraham et les psychanalystes de la relation d'objet, il oppose la théorie freudienne de la castration. On ne peut faire de la psychanalyse une théorie de la relation d'objet puisque chaque sujet a affaire beaucoup plus fondamentalement au manque d'objet et à la castration. La psychanalyse doit sauvegarder la dimension symbolique de la castration.

NOTES

- (1) K. Abraham, « Signification des traumatismes sexuels juvéniles pour la symptomatologie de la démence précoce » (1907), *Oeuvres complètes*, I, Payot, 1965, pp. 21-28.
- (2) S. Freud/ K. Abraham, *Correspondance*, N.R.F. Gallimard, 1966, p. 9.
- (3) *Ibidem*, p. 225.
- (4) S. Freud, « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » (1896), *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., Paris, 1973, p. 62.
- (5) S. Freud, « La sexualité dans l'étiologie des névroses » (1898), *Résultats, idées, problèmes*, I, P.U.F., 1984, p. 93.
- (6) S. Freud, « Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses », *ibid* (1905), pp. 113-122.
- (7) Pour écrire cet article, j'ai suivi le conseil méthodologique donné par Lacan dans le séminaire IV : « lire les textes de Freud et en particulier les Trois essais sur la théorie de la sexualité d'une manière chronologique de façon à dégager l'évolution de la pensée de Freud et à peser l'influence d'Abraham sur Freud. Cette influence est moindre qu'on ne le croit généralement. »
- (8) S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1924), Idées/Gallimard, 1962, p. 25.
- (9) *Ibidem*, p. 49.
- (10) *Idem*, pp. 49-50.
- (11) *Idem*, p. 59.
- (12) *Idem*, p. 57.
- (13) *Idem*, p. 56.
- (14) S. Freud, *Métapsychologie*, Idées/Gallimard, 1968, p. 20.
- (15) K. Abraham, *Oeuvres complètes*, I, Payot, 1965, p. 280.
- (16) *Ibidem*, p. 25.
- (17) *Idem*, p. 50.
- (18) S. Freud/ K. Abraham, *Correspondance*, N.R.F. Gallimard, 1966, p. 11.
- (19) *Ibidem*, p. 14.
- (20) K. Abraham, *Oeuvres complètes*, II, Payot, 1965, p. 32.
- (21) *Ibidem*, 170-226.
- (22) *Idem*, p. 171.
- (23) *Idem*, p. 175.
- (24) *Idem*, p. 172.
- (25) *Idem*, p. 220.
- (26) *Idem*, p. 222.
- (27) S. Freud/ K. Abraham, *Correspondance*, N.R.F. Gallimard, 1966, p. 224-225.
- (28) *Ibidem*, pp. 209-211.
- (29) S. Freud, « L'inconscient », *Métapsychologie*, Idées/Gallimard, 1968, pp. 65-123.
- (30) K. Abraham, *Oeuvres complètes*, II, Payot, 1965, p. 208.
- (31) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1961, P. 310.
- (32) S. Freud, *L'interprétation des rêves* (1929) P.U.F., 1967, p.431.